L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, NO. 75, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE MATIN, 28 SEPTEMBRE.

FEUILLETON.

LA DERNIÈRE PENSEE DE HOCHE.

PAR CHARLES DESLYS.

V—Suite.

En Irlande, comme ailleurs, il est avec le ciel des accommodements. Pat eut une inspiration, un éclair de génie. Il jeta, même de ses longues jambes dans le véstibule, il allongea l'autre sur la place, et reproduisant ainsi la classique attitude du colosse de Rhodes, il vida lestement le grand verre. Puis il s'écria:

—Ni dehors ni dedans! Dedans, pauvre corps! Pat avait bien mangé. Pat a bien bu! il est content!

En battant les mains, faisant des grâces, il dansait le jig des vieux Irlandais.

Maître Philip était superbe de colère. Saisissant le bras de son garçon, le contraignant à rester immobile:

—Malheureux! lui dit-il, sovviens-toi que toutes les misères de l'Irlande viennent de ses vices, et qu'il faut être sobre pour mériter d'être libre. Telles sont les propres paroles d'O'Connor.

A ce nom, Tancrède fit un mouvement. Maître Philipp s'interrompit aussitôt, interrogea les environs d'un regard circonspect et voyant quelques personnes qui s'approchaient, mit un doigt sur ses lèvres. De l'autre main cependant, il retenait toujours ce pauvre paddy.

—Avant de partir, lui dit-il, tu vas m'embrasser, tout en riant, mais dans des termes plus rigoureux. Jure l'abstinence durant ce voyage, et mieux encore durant toute ta vie, fût-ce jusqu'à ta terre.

—Tant que je serai sur la terre! répondit Pat, humblement résigné, du moins en apparence.

Et l'on se mit en route.

L'homme au carrik vert n'avait pas encore reparu.

VI

CHEMIN FAISANT.

Rien de gracieux, rien de charmant comme la Verte Erin:

First flower of the earth,
First gem of the sea.

La première fleur de la terre, la première perle de la mer. Voilà ce qu'en disent les poètes, voilà ce qu'en pensait l'amiral en chevauchant sur son maigre poney le long de la route de Gourgane-Barra.

C'était par une délicieuse matinée du commencement d'octobre. Autour de les voyageurs se développaient de verdoyantes perspectives, coteaux boisés, frais vallons, hautes prairies, houblonnières où chaque de shrub, ce beau trèfle d'Irlande. Partout, comme en Normandie, des pommiers dont l'or étoquait les pommes vertes.

Il était enchanté, ce bon Pat! Non seulement il savait le trot du cheval, mais il comptait en avant, revenant et repartant encore plus qu'un chien joyeux. A chaque village, à chaque ruine, c'était une histoire, une légende, souvent des rires, toujours des chansons.

Cependant, comme la route déboucha sur un plateau de culture, où les blés et même les seigles encore sur pied, chose invraisemblable pour la saison, commençaient à prendre jaunir, le visage du guide se rembrunit.

—Mauvaise année! dit-il avec tristesse; il a plu jusqu'au milieu de septembre. Presque jamais de soleil. Aïrah! le grain ne mûrit pas au clair de la lune! Et les patates aussi, qui ont manqué! Un rude hiver se prépare. Comment nourrir nos pauvres familles?

—Ah ça! questionna le vicomte, je l'entends toujours parler comme un père Grégoire, quel âge as-tu donc?

—Vingt deux ans.

—Et combien d'enfants?

—Sept. Votre Honneur; mais ce sont les petits frères et les petites sœurs de Peggy.

—Qu'est-ce que Peggy?

—Ma fiancée. Nous allions devenir femme et mari, lorsque son père, un brave homme, un paddy homme, fut arrêté dans une bande et pendu par les dragons. Sa veuve en mourut de chagrin. Peggy, la grande sœur, restait seule avec toute la couvée. Elle me montra les pauvres petits, cherchant à me faire comprendre qu'elle ne pouvait plus se marier, maintenant qu'elle était leur mère. Ma Bouchal! était-elle gentille aussi! J'appelai tous les marmots; je les prit sur mes genoux, sur les épaules, et les embrassai, embrassé par eux, pâmé-rire: "Oh! je serai leur père!" Et je le suis. Dans quelques mois, ce sera la fête du demi de Peggy, nous nous marierons, ayant seize enfants d'avance. Pour peu qu'il nous en vienne encore autant de notre propre chef, Hillo bon! juger si je m'intéresse à la récolte des pommes de terre!

Cette explication touchante avait ému Tancrède. Comme il se détournait pour essuyer une larme, le bruit des pas d'une troupe de cavaliers se fit entendre dans l'éloignement.

On ne tarda pas à distinguer l'uniforme des dragons rouges.

Ils n'étaient que cinq ou six. Une simple patrouille.

Instinctivement Gaillefontaine arma ses pistolets, mais le souvenir de sa mission lui revint à l'esprit. Il se rappela qu'il était diplomate, non plus soldat, et par-là-dessus il attendit.

Les dragons, l'ayant aperçu sans doute, arrivaient à fond de train. Ils l'entourèrent.

Le maréchal des logis, un grand gaillard borgne, lui demanda son passe-port.

—Je n'ai quatre ans d'ordre, répondit le vicomte avec sa politesse exquise, mais je pense que celui-ci, le plus récent, suffira. Il est de Bristol et m'autorise à voyager dans ce pays, capitaine...

Cette datterie, le titre et les façons du voyageur eurent raison du sous-officier.

—Pardon excuse, monsieur le vicomte, dit-il en lui rendant son passe-port, mais après un minutieux examen.

Puis, s'adressant à ses compagnons:

—Ce n'est pas son signalement, ajouta-t-il. En route!

Et les dragons reprirent leur course vers l'est.

—Brum! fit Pat qui n'avait pas bronché d'une semelle, nous avons de la chance. Ils ne sont pas si commodes d'ordinaire, les habits rouges, et l'on s'en gare comme de la peste. Voyez pistol, voyez.

Pat montrait en arrière, dans une pièce de shamrock bordée par la route, des faucheurs qui s'enfuyaient à l'approche de l'escadronnaise qu'une bande d'oiseaux effarouchée.

Sur le passage même de nos deux paisibles voyageurs, les paysans semblaient inquiets. Plus d'un s'était caché derrière quelque massure ou quelque haie. Aux abords du chemin, l'ancrède l'avait observé déjà, personne ne se hasardait qu'avec crainte.

—Cependant, demanda-t-il, afin de s'éclaircir sur l'état des esprits, cependant il n'y a pas d'insurrection pour le quart d'heure?

—Och! répondit Pat, il y en eut toujours, il y en aura toujours en Irlande.... Après les *Enfants-Blancs*, les *Enfants du Bord*, après les *Gars d'acier*, les *Cœurs de chêne*. Mais des mystérieux! des invisibles! Ils ne sortent de leurs repaires que dans les nuits sans étoiles. Ils frappent un bon coup de vengeance.... et le lendemain matin, Hillo-hon! plus personne!... Attrapé les Anglais!

Et le paddy, rauit aux éclats, fit une cabriole.

—J'avais oublié, hasarda le vicomte, qu'il y a quelques années, lors de la guerre d'Amérique, dans la crainte des Américains, j'avais ou dire que les Irlandais avaient été autorisés à prendre les armes pour leur propre défense!

—Affah! ce fut simple! répondit Pat avec enthousiasme. Moi même j'avais un fusil. On nous appelait les volontaires! Puis tout à coup, l'année dernière, on s'est mis à nous désarmer. Brum!.... Ce ne fut pas sans peine. Il y en a d'ancuns qui n'ont pas voulu. On les poursuivaient, ceux-là, on les traquait comme des bêtes fauves. Votre Honneur se refuserait à croire toutes les canailles, qui journellement se commettent dans notre pauvre pays, même à l'encontre des gens inoffensifs. On dirait, Ma Bouchal! que la consigne des Habits-Rouges est de nous pousser à la révolte.

—Hiche avait raison, pensa Tancrède.

—Les dragons n'y suffisant plus, continua Pat, on a levé dans les cantons du Nord des cavaliers protestants qui s'appellent les *Fencibles*. On a fait venir d'Allemagne les hussards noirs.

A peine le guide venait-il de prononcer ce nom terrible, qu'il s'interrompit soudain, et d'un regard effaré, d'une main tremblante, indiquant l'horizon:

—Hillon! s'écria-t-il, quand on parle du diable on en voit les cornes. Regardez, monsieur, les voilà!

Au sommet de la côte, vers laquelle on cheminait la route, un nouveau groupe de cavaliers venait d'apparaître. Comme les autres, à la vue des deux voyageurs, ils accourirent au galop; mais, plus menaçants, bien autrement ils s'abattirent autour d'eux avec toutes sortes de gestes et de cris rauques.

Du reste, têtes carrées, fauves moustaches et visages ainsi de sandale. Leur sombre uniforme, leur coiffure ornée d'une tête de mort, leurs regards de croquemitaine, tout semblait combiné pour l'épouvante. Ils avaient en croupe des sacoches gonflées de butin. On eut dit des retires du des pandours de la guerre de Trente-Ans.

Un jeune officier, de mine aristocratique, les commandait. Ayant sans doute reconnu dans le vicomte un égal, il calma du geste ses hommes, et d'un ton presque poli, s'exprimant en mauvais anglais, à son tour il réclama l'exhibition des passe-ports.

Avec son imperturbable sourire, Tancrède lui répondit en allemand.

—Voici d'abord celui de Bristol.... mais ceci entre, daté de Francfort, vous semblera peut-être meilleur.

En entendant avec surprise sa langue maternelle, déjà le hobereau d'outre-Rhin s'était radouci. A vue des caractères nationaux tracés sur le parchemin, ce qui lui restait encore de morgue germanique acheva de s'évanouir comme par enchantement.

—Politesse pour politesse, dit-il en français passable, je regrette de vous avoir arrêté, monsieur le vicomte. Continuez votre chemin. Bon voyage!

Puis, à sa bande, et sur un tout autre ton comme dans une toute autre langue:

—Forwerth!

Les hulans s'éloignèrent, mais non sans que l'un d'eux pût se retenir d'allonger une main crochue vers le manteau de Gaillefontaine. Il y avait un gaban d'or.

Si un officier l'avait vu. Il lui balafra le visage d'un coup de plat de sabre, et le reitre, hurlant de douleur, mais rompu à l'obéissance passive, rentra dans le rang.

Au bout de quelques minutes, Pat se sentit assez rassuré pour dire à Tancrède:

—N'est-ce pas, Votre Honneur, qu'ils sont gentils? Arrah! si jamais on pouvait être le plus fort et tenir quelqu'un de ces sacripants au bout d'un bon bâton!

Le paddy se servit du terme de shillelais: c'est ainsi que s'appellent les gourdins d'Irlande.

Puis il entra dans quelques détails sur les atrocités des hulans. Nous ne les reproduirons pas ici, dans la crainte que l'on ne nous accuse de rancune française. Disons-le néanmoins, il est historique que l'Angleterre, en cette époque, en Irlande, une horde de mercenaires tudesques. Les mémoires contemporains attestent leurs traites exploits. Ils étaient sous les ordres d'un certain baron de Hompasch, bien digne d'en être le chef. Il a laissé, dans ce pays des contes bleus, le souvenir d'un ogre. Nous le retrouverons plus tard.

Cependant le soleil commençait à descendre vers l'autre horizon. Le poney n'avançait plus que péniblement. Gaillefontaine lui-même sentait le besoin d'une halte.

—Pat, dit-il, cet-ce que nous ne rencontrerons pas bientôt une auberge? Il serait temps de nous reconforter tous les trois: le cavalier, le cheval.....

—Et le guide! acheva Pat. Que Votre Honneur se tranquillise. Nous approchons d'une ferme où l'on héberge volontiers le passant. De bonnes gens, très hospitaliers.... et pas mal cossus.... ce qui, chez nous, Ma Bonchal! est chose plus rare!....

La catastrophe ne tarda pas à se montrer au détour du chemin.

Elle avait de loin certaine apparence, mais de plus près tout y semblait ravagé, saccagé comme par une récente tempête. A travers les haies rompues, on voyait courir, çà et là, des gens effarés. Quelques-uns achevaient d'éteindre un commencement d'incendie qui fumait encore. Plus de portes ni de fenêtres à la maison, d'où sortaient des cris de douleur et de colère.

—Que s'est-il donc passé? murmura Tancrède.

—Je vais m'en informer, répondit Pat, qui courut en avant.

Il revint en levant les bras au ciel, avec toutes sortes de lamentations.

—Ah! Monsieur, conclut Pat, ce sont les Allemands!

—Vous ai-nous pourrions être de quelque utilité, dit Tancrède, et il ne coûte pas quelque chose à nous mettre sous la dent?

—J'y vais. Que Votre Honneur se repose sous ce pommier, on il y a une table et du banc. Miracle! qu'ils soient encore debout!.... J'emmène toujours le poney à l'écurie.... Ma foi! oui! leurs chevaux n'ont pas englouti toute l'avoine et tout le foin.

Gaillefontaine avait mis pied à terre; il s'installa sous le pommier. La table était ébranlée aux trous quarts, et le banc craquait quelques précautions pour se maintenir en équilibre. Evidemment, l'Allemagne avait simplement passé par là.

Pat ne tarda pas à reparaître, apportant quelques tessons d'assiettes, sur l'un desquels une lange fumée.

—Je l'ai dénichée tout en haut de l'âtre, expliqua-t-il, dans un recoin où les pillards ne l'avaient pas aperçue. Jambons et fromage, ils ont tout dévoré, même la basse-cour. Arrah! quels gourdins! Heureusement j'ai retrouvé quelques œufs, dont je vais nous frisser une omelette.

—Parfait! approuva Tancrède, qui, pendant ses campagnes d'Amérique et de Vendée, n'avait pas toujours eu pareil ordinaire. Mais la boisson; je me meurs de soif.

—Une seule bouteille, répondit le guide. Encore est-elle entamée. Mais c'est du whisky?

(A continuer.)

Mémoires d'un Journaliste.

LE JEU ET LES JOUEURS.

Le nom de M. de Vellens me remet en mémoire une singulière anecdote.

Un jour on lui annonça qu'un joueur venait d'être trouvé pendu à un arbre, à quelque distance de la maison de jeu. Craignant, et cela justement, que cet accident ne produisît du mauvais effet sur les autres joueurs, M. de Vellens donna l'ordre avant de prévenir la police, d'aller immédiatement mettre un rouleau de vingt-cinq louis dans la poche du pendu.

La constatation du suicide fut faite et le commissaire en trouvant le rouleau de vingt-cinq louis s'écria:

—Ah! celui-là, par exemple, ne s'est pas pendu par misère!

Ce n'est pas tout. Encouragés par ce procédé dont ils avaient eu vent, deux individus s'entendirent pour en tirer parti. Un système de pendaison moffusive fut inventé, et, à quelques jours de là, un nouveau suicide se balançait aux branches du même arbre.

On apprend le fait à M. de Vellens, qui ne trouve rien de mieux que de renouveler son procédé. Vingt-cinq louis sont glissés dans les poches du pendu, puis on s'en va chercher le commissaire de police.

Aussitôt le pendu défait le nœud coulant, se dresse sur son compli-ce, et tous deux courent à toutes jambes au Kursaal pour y jouer les vingt-cinq louis.

Inutile de dire qu'ils gagnèrent; ils portaient sur eux un talisman, leur propre corde du pendu.

J'ai cité plus haut le fait singulier de ce croupier venant s'accuser lui-même après de M. de Vellens.

Tous n'ont pas les mêmes remords.

Un jour, à Wiesbaden, l'un d'eux ajouta pour le commencement de la taille un paquet de cartes préparées. Son complice portait le maximum. En quatre coups la banque perdit 48,000 francs.

Le commissaire des jeux, flairant quelque chose d'irrégulier, arrêta la partie et fit compter les cartes. La supercherie fut constatée, et bien qu'on pensât qu'il n'y avait qu'un coupable, les quatre croupiers furent renvoyés, faute de pouvoir prouver leur innocence.

Quant à celui qu'on a regardé comme le véritable voleur, il est à Paris et, en tirant bien du côté de la Bourse, on pourrait peut-être le rencontrer.

Heureusement, je le répète, de tels exemples sont rares, grâce à l'honnêteté de ceux qui sont employés dans les banques et aussi à la surveillance incessante dont ils sont l'objet. Tous leurs mouvements sont surveillés et tant qu'ils sont à la table, il leur est impossible de fouiller dans leurs poches, de se moucher sans bien dégager leurs mains et les tirer eux-mêmes aux regards des surveillants et de leurs collègues.

Parfois on les voit se frotter les mains comme s'ils aiguisaient deux couteaux; ils affectent en se livrant à cet exercice un air de satisfaction et de soulagement, qui n'a pour but que de dissimuler qu'ils exécutent un ordre impératif.

Malgré toutes ces précautions, il y a toujours dans le public des gens prêts à accueillir toutes les calomnies, tous les cancans sur des hommes qui pendant douze heures, remuent quotidiennement des masses d'or et d'argent.

Exemple.

Un monsieur, nouveau au jeu, épuisant son portefeuille au trente-et-quarante. Il en était à ses dernières ruineuses.

—Ah, monsieur, lui murmure à l'oreille un professeur, vous êtes joliment bon de perdre, quand il vous serait si facile de gagner. Je ne vous ai bien d'autres se refaire qui étaient plus les que vous!

Sédut par ce langage encourageant, le monsieur demande des explications.

—C'est bien simple; faites le maximum, mettez 6,000 francs à rouge. Je m'entendrai avec le croupier, ne mettez que lorsqu'il se mouchera...

—Vraiment! fait le monsieur, et à quelles conditions?

—Il y aura 2,000 francs pour moi, et 2,000 francs pour le croupier. Total 3,000 francs de bénéfices pour vous.

—Mais comment faire parvenir les 2,000 francs au croupier?

—Je m'en charge; allez, moi je reste dans ce coin de la salle.

Le décavé à la conscience élastique met 6,000 francs à la rouge.

La rouge gagne.

Immédiatement, il sort et donne les 1,000 francs convenus au professeur.

Un quart d'heure après le croupier se mouche de nouveau; le joueur recommence: même gain, même remise de 4,000 francs. Ce jeu était trop intéressant pour ne pas le continuer. Le soir, quand le croupier eut repris son service, notre joueur guetta le moment, et, dès qu'il se fut mouché, remit 6,000 francs sur le tapis.

Cette fois la banque les ratisa.

Un peu émotionné, le monsieur quitte le jeu pour faire part de son étonnement au professeur.

—Mais celui-ci avait jugé bon de s'éclipser.

Étonné, le joueur, la partie finie, va demander naïvement au croupier à la suite de quelle erreur il a pu se tromper. Naturellement le croupier, en l'envoyant promener, lui apprit qu'il venait d'être volé de 8,000 francs par un gaillard qui aussitôt disparu dès le premier coup s'il avait été perdu.

Autre coup, celui-ci exécuté par deux complices et malheureusement d'une réussite presque certaine.

Nous sommes toujours au trente-et-quarante.

Un des compères, gros joueur d'habitude, opère de la façon suivante:

Il met, un jour que la table est entourée de très gros joueurs, 6,000 fr. à rouge, à côté du tailleur, en disant en riant:

—Je vais faire des prières pour eux.

Puis, comme s'il ne pouvait surmonter son émotion, se retire de la table et se promène dans la salle. Là, il aborde un surveillant où chef de partie, avec qui il engage la conversation.

Pendant ce temps, son complice qui est resté du côté de la noire, a fait passer du bout du ruban les 6,000 fr. de rouge à noire. Supposez que la noire sorte, les 6,000 fr. sont payés sans la moindre objection, et il a toujours le droit de déplacer son argent dans le temps voulu. Supposez, au contraire, que la rouge soit sortie. Le monsieur qui causait avec le chef de partie vient et réclame ses six mille francs.

—Mais, monsieur, ils ont été passés à noire.

—Par qui? pas par moi, répond le joueur, je n'ai pas approché de la table.

—C'est quelqu'un qui était là, répond un autre croupier.

Le joueur, sans perdre son sang-froid, se tourne vers l'inspecteur avec qui il causait pour constater son alibi. Celui-ci s'empresse de lui donner raison.

Dénoûment: le monsieur touche l'argent. On n'ecoute vis-à-vis de lui, et on organise une surveillance pour arrêter le coupable, qu'on ne retrouve jamais.

Un joueur plus brutal dans ses procédés avait trouvé à Monaco le moyen de toujours gagner à la roulette; il était bien simple, comme vous en aller juger. Après avoir obtenu d'un employé (moyennant finance) un tête-à-tête d'une demi-heure, il avait à l'aide d'une pince, rétréci l'entrée de tous les numéros impairs. Naturellement quand le jeu commença, la bille, ne pouvant se caser dans les numéros impairs, sautillait jusqu'à ce qu'elle tombât dans les pairs, sur lesquelles jouait vigoureusement notre industriel.

Il gagna ainsi trente ou quarante mille francs en un déjeuner. Son repas fait, il revint jouer, et, à son grand étonnement, perdit tout ce qu'il avait gagné.

Par le plus grand des hasards, l'administration avait fait changer le cylindre de la roulette en son absence.

Un beau jour, un de ces gens qui ne veulent jamais perdre, avait devant lui une masse composée de billets de Banque et d'or.

—Tout va, or et billets! dit-il.

Le croupier répondit affirmativement:

—Tout va, or et billets.

Seulement, quand il eut perdu le coup, on le vit se dresser et réclamer ses billets.

Discussion.

—J'ai, s'écria-t-il, répondu: tout va hors les billets, et non pas or et billets.

Naturellement, tous les filons prirent parti contre la banque, comme ils font ici quand un sergent de ville arrête quelqu'un des leurs dans la rue. La banque paya, reculant devant le scandale.

Depuis ce temps la question n'est plus posée aux joueurs. Tout ce qui est sur le tapis est engagé.

On se rappelle que dans les villes de jeux il était défendu aux habitants non seulement de jouer dans les Kursaals, mais encore d'y demander de la monnaie, chose tentante, puisque l'avantage était toujours au détriment de la banque.

Un jour, un changeur du pays, n'osant entrer dans le salon de Conversation, pour ne jouer qu'à coup sûr, connaissant un jeu de la roulette de la manière suivante, prit un billet de mille francs. Celui-ci y consent et entre dans la salle; l'autre l'attend. Il joue le billet de mille francs, gagne et rapporte à la monnaie au changeur qui se confond en remerciements. Même manège le lendemain. Le joueur perd et le billet est ramassé par la banque.

Le changeur qui attendait sa monnaie, pousse des cris en apprenant que son billet est perdu.

—Parbleu, lui répond le joueur, vous n'avez chargé de jouer.

—Mais non, de changer!

—Suis-je donc votre commissionnaire? répond celui-ci en s'éloignant dignement.

Rien à répondre. S'il avait réclamé, il était condamné ou comme ayant fait jouer ou comme ayant changé à une amende considérable.

Un dernier mot sur les fétiocheurs.

Un joueur qui perdait régulièrement est tout étonné un jour qu'il était au trente-et-quarante de gagner continuellement. Il ne comprend rien à l'incidence de sa veine et continue; même succès.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les joueurs au lieu de se rapprocher du gagnant, s'en éloignaient avec une singulière défiance.

La lumière se fit dans son esprit; il était venu à pied et il comprit pourquoi il avait de la chance.

Décidé à pousser la veine jusqu'au bout, rentré dans son hôtel, il ne mit qu'une de ses bottines à sa porte; il cirageait quelque chose, il était cirée, prêt de son pour. Tous les soirs, il faisait quelques fois les jours il gagnait de même des coups extraordinaires, et chacun s'étonnait de voir un joueur qui était *tant d'estomac*.

Un matin, il descendit au bain en pantoufles. Le domestique entra dans sa chambre, prit sa bottine et la cira.

Quand le joueur remonta pour s'habiller et se chausser, il jugea, du regard et d'odorat qu'il avait perdu son talisman.

Deux heures après, il reçut de la chemin de fer. Quelques jours après, la guerre éclata; quelques mois plus tard, la Prusse enrichie défendait les jeux.

Jamais il n'a pu rejouer, et de cette manière il a conservé sa foi entière et croit fermement à son fétiche.

Je n'ai pas parlé de nos maisons de jeux de Paris, alors qu'elles fonctionnaient régulièrement. Je me rappelle un jeune homme audacieux qui put alors tout inventé, et, à quelques jours de là, un nouveau suicide se balançait aux branches du même arbre.

On apprend le fait à M. de Vellens, qui ne trouve rien de mieux que de renouveler son procédé. Vingt-cinq louis sont glissés dans les poches du pendu, puis on s'en va chercher le commissaire de police.

Aussitôt le pendu défait le nœud coulant, se dresse sur son complice, et tous deux courent à toutes jambes au Kursaal pour y jouer les vingt-cinq louis.

Inutile de dire qu'ils gagnèrent; ils portaient sur eux un talisman, leur propre corde du pendu.

J'ai cité plus haut le fait singulier de ce croupier venant s'accuser lui-même auprès de M. de Vellens.

Tous n'ont pas les mêmes remords.

Un jour, à Wiesbaden, l'un d'eux ajouta pour le commencement de la taille un paquet de cartes préparées. Son complice portait le maximum. En quatre coups la banque perdit 48,000 francs.

Le commissaire des jeux, flairant quelque chose d'irrégulier, arrêta la partie et fit compter les cartes. La supercherie fut constatée, et bien qu'on pensât qu'il n'y avait qu'un coupable, les quatre croupiers furent renvoyés, faute de pouvoir prouver leur innocence.

Quant à celui qu'on a regardé comme le véritable voleur, il est à Paris et, en tirant bien du côté de la Bourse, on pourrait peut-être le rencontrer.

Heureusement, je le répète, de tels exemples sont rares, grâce à l'honnêteté de ceux qui sont employés dans les banques et aussi à la surveillance incessante dont ils sont l'objet. Tous leurs mouvements sont surveillés et tant qu'ils sont à la table, il leur est impossible de fouiller dans leurs poches, de se moucher sans bien dégager leurs mains et les tirer eux-mêmes aux regards des surveillants et de leurs collègues.

Parfois on les voit se frotter les mains comme s'ils aiguisaient deux couteaux; ils affectent en se livrant à cet exercice un air de satisfaction et de soulagement, qui n'a pour but que de dissimuler qu'ils exécutent un ordre impératif.

Malgré toutes ces précautions, il y a toujours dans le public des gens prêts à accueillir toutes les calomnies, tous les cancans sur des hommes qui pendant douze heures, remuent quotidiennement des masses d'or et d'argent.

Exemple.

Un monsieur, nouveau au jeu, épuisant son portefeuille au trente-et-quarante. Il en était à ses dernières ruineuses.

—Ah, monsieur, lui murmure à l'oreille un professeur, vous êtes joliment bon de perdre, quand il vous serait si facile de gagner. Je ne vous ai bien d'autres se refaire qui étaient plus les que vous!

Sédut par ce langage encourageant, le monsieur demande des explications.

—C'est bien simple; faites le maximum, mettez 6,000 francs à rouge. Je m'entendrai avec le croupier, ne mettez que lorsqu'il se mouchera...

—Vraiment! fait le monsieur, et à quelles conditions?

—Il y aura 2,000 francs pour moi, et 2,000 francs pour le croupier. Total 3,000 francs de bénéfices pour vous.

—Mais comment faire parvenir les 2,000 francs au croupier?

—Je m'en charge; allez, moi je reste dans ce coin de la salle.

Le décavé à la conscience élastique met 6,000 francs à la rouge.

La rouge gagne.

Immédiatement, il sort et donne les 1,000 francs convenus au professeur.

Un quart d'heure après le croupier se mouche de nouveau; le joueur recommence: même gain, même remise de 4,000 francs. Ce jeu était trop intéressant pour ne pas le continuer. Le soir, quand le croupier eut repris son service, notre joueur guetta le moment, et, dès qu'il se fut mouché, remit 6,000 francs sur le tapis.

Cette fois la banque les ratisa.

Un peu émotionné, le monsieur quitte le jeu pour faire part de son étonnement au professeur.

—Mais celui-ci avait jugé bon de s'éclipser.

Étonné, le joueur, la partie finie, va demander naïvement au croupier à la suite de quelle erreur il a pu se tromper. Naturellement le croupier, en l'envoyant promener, lui apprit qu'il venait d'être volé de 8,000 francs par un gaillard qui aussitôt disparu dès le premier coup s'il avait été perdu.

Autre coup, celui-ci exécuté par deux complices et malheureusement d'une réussite presque certaine.

Nous sommes toujours au trente-et-quarante.

Un des compères, gros joueur d'habitude, opère de la façon suivante:

Il met, un jour que la table est entourée de très gros joueurs, 6,000 fr. à rouge, à côté du tailleur, en disant en riant:

—Je vais faire des prières pour eux.

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE
TRANSATLANTIQUE.
LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE.

Les Vapeurs de la Malle de la Compagnie Générale Transatlantique entre New York et le Havre, touchant à Brest.

Les nouveaux et spacieux bâtiments de cette ligne faveur partiront comme suit de l'embarcadère No. 42, Rivière du Nord—

VILLE DU HAVRE, capt. Surmont, samedi, 11 oct.
PERRIERE, capt. Daniel, samedi, 18 octobre.
EUROPE, capt. Lemarié, samedi, 1er novembre.

PRIX DU PASSAGE EN OR (y compris le vin)
POUR BREST OU LE HAVRE:
Première cabine, $120; Seconde cabine, $80.
Billets d'excursion à prix réduits.
Un steamer ne prendra pas de passagers d'entrepont.
Les voyageurs américains qui vont sur le continent auront un grand avantage en prenant les steamers de cette ligne (vitesse) les facilités de voyage par les chemins de fer anglais et de la traversée de la Manche, sont réduites au minimum de temps, d'argent et d'ennui.
Pour fret ou passage, s'adresser à
CHAS. DE BOISMARE, Agent,
No 7—1121 Gallier Cours, Calère 8, N. O.

Compagnie de Ligne de Steamers d'Etat.

Steamers de premier entre, à hélice, construits sur la Clyde, faisant le service régulier entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool, et entre Glasgow et New York, savoir:

LOUISIANA,	de 2000 tonneaux,	capt. Stewart.
MINNESOTA,	2000	" capt. Mantle.
ALABAMA,	de 2000	" capt. Flint.
PENNSYLVANIA,	2000	" capt. Bruce.
VIRGINIA,	de 2000	" capt. Sadler.
GEORGIA,	de 2000	" en construction.

Les steamers de cette ligne partiront

Pour Liverpool, comme suit:—

MINNESOTA, SAMEDI, 20 Septembre.

Et ensuite régulièrement une fois par semaine.
Il recevra du fret et enverra des connaissements pour le Havre, Anvers, Hambourg, Amsterdam, Rotterdam et tous les ports du Continent.
Les billets de retour, bons pour 12 MOIS, se vendent à des prix réduits, ainsi que des billets pour l'Angleterre et l'Europe.
Bons pour espèces sans charge extra.
Une servante de chambre et un médecin sont engagés sur chaque steamer. On n'a rien à payer pour leurs soins et pour les médicaments.
On vend des billets d'émigration aux personnes qui désirent les envoyer à leurs amis.
Les steamers passent la barre en tout temps, sans retention.
Pour fret ou passage, s'adresser à
J. K. MILLER & CO.,
Agents Généraux,
No 20 de la rue Carondelet,
Sept 17 1 mois

BREME.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Havre, à Southampton et à la Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD, représentant leur service régulier comme suit:

	De Brême.	Nouvelle-Orléans.
Strasbourg	11 sept.	11 octobre.
Hansa	25 "	25 "
Frankfurt	2 octobre	8 novembre
Koln	4 "	8 déc.
Strasbourg	23 "	27 "
Hannover	2 déc.	2 janv. 1874
Frankfurt	11 "	17 "
Koln	13 janv. 74	17 fév. "

Les jours de départ (suivants) seront annoncés plus tard.
En partant de Brême, les steamers touchent au Havre; à la Havane, dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE
De Brême, Southampton ou le Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans.
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 60 "
De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, au Havre ou à Brême:
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 60 "
De la Nouvelle-Orléans à la Havane:
Chambres..... $45 en or.
Entrepont..... 30 "
Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les agents ci-dessous:
Pour plus de détails, s'adresser à
FOLSOM & CO., Agents,
Août 24—1m No 6 de la rue de l'Union.

HAMBOURG.

Compagnie de Vapeurs Hambourgeoise-Américaine.

Communication directe entre le Havre, Cherbourg, Hambourg et la Nouvelle-Orléans, par voie de Santander et de la Havane.
Les magnifiques steamers de la Compagnie Hiermania, Capt. Winsel,
Germania, Capt. Hansen,
Franconia, Capt. Kuhlewein
—Partiront comme suit:—

De Havre.	Arr. Hav.	Départ de la Havane.	Arr. Nouvelle-Orléans.
		"Germania."	
Sept 30	Sept. 24	Sept 27	Octobre 29.
		"Vandalia."	
Oct. 18	Oct. 21	Oct 25	Novem. 28
		"Franconia."	
Nov. 17	Nov. 18	Nov 21,22	Décemb. 24
		"Hermania."	
Déc. 15	Déc. 16	Déc 18,19	Janv. 21,22

En partant d'Hamburg, les steamers touchent au Havre, à Santander, à la Havane et dans le voyage de retour ils touchent à la Havane, à Santander et au Havre, et ensuite au Havre.
Pour embarquer ou débarquer les passagers et le fret.
PRIX DU PASSAGE EN ARGENT OR
De la Nouvelle-Orléans à Cherbourg, à Santander, ou à Hamburg
Première Cabine, $100; Entrepont, $45.
Du Havre, de Hamburg, de Southampton, de Santander, à la Nouvelle-Orléans:
Première Cabine, $100; Entrepont, $60.
On peut obtenir des billets de passage du Havre, de Hamburg, de Southampton, de Santander, à la Havane et à la Nouvelle-Orléans, à des prix très réduits.
On signera des connaissements pour les ports du continent entier du Havre et Cherbourg.
Les billets de retour, bons pour 12 MOIS, se vendent à des prix réduits, ainsi que des billets pour l'Angleterre et l'Europe.
Bons pour espèces sans charge extra.
Une servante de chambre et un médecin sont engagés sur chaque steamer. On n'a rien à payer pour leurs soins et pour les médicaments.
On vend des billets d'émigration aux personnes qui désirent les envoyer à leurs amis.
Les steamers passent la barre en tout temps, sans retention.
Pour fret ou passage, s'adresser à
WILLIAM M. PERKINS, CIE.,
Agents généraux,
No 5 de la rue de la Commune.

C. E. RICHARD & ROAN,
Agents généraux de Fret,
No 2 Broadway, New York.
F. BROMBERG, Moble,
Agents pour le Passage. Août 10m

Pour New York, directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CATTE LIGNE SE COMPOSE
Des steamers suivants
NEW ORLEANS,
GEO. CROMWELL,
GEO. WASHINGTON,
CORTES,
ST. LOUIS,
Le steamer
CORTES,
Kemble, commandant,
Partira du son wharf au pied de la rue Toulouse
SAMEDI, 11 octobre, à 5 h. A. M.
Pour fret ou passage, s'adresser à
ALFRED MOULTON,
Rue Carondelet, No 41.

POUR PHILADELPHIE, via HAVANE et HÉPARA, MARDI le 23 sept. midi, à 4 P. M.
Portant la malle des E. U.
Le beau steamer, de première classe
JUNIATA,
Capt Catherine,
Pour fret ou passage, s'adresser à
D. J. Hincks, VICE YORK, Agent,
Encoignure Carondelet et Gravier.
Le steamer VAZZOU, capt. Barrett, suivra et partira à son jour régulier.

Fonderies Machines, &c.

FONDERIE SHAKESPEARE,
RUE GIEOD,
Entre les rues Rampart et Dryades,
Nlle-Orléans.
JOS. A. SHAKESPEARE,
A. SMITH, S. SWOOP,
SHAKESPEARE, SMITH & CO.,
—Successeurs de—
GEDDES, SHAKESPEARE & CO.,
FONDEURS de fer et de cuivre, Fabricants de toute espèce de Machines à vapeur, Moulins à sucre, Machines à centrifuge, Moulins à sucre, Machines de dessèchement, Moulins à coton, Gréles, Ferrasie à la magnetta, Ventilateurs et Poêles de chauffe. 4 jan 1873—1an

Fonderie et Fabrique de Bouilloires D'ARMSTRONG,

Au coin des rues Keate et Peters,
(ci-devant rue de la Vieille-Levée.)
W. J. J. ARMSTRONG.....Directeur,
— Fabricant de —
MACHINES A VAPEUR, MOULINS A SUCRE, MACHINES A DESSÉCHER, MOULINS A SCIE, &c.
Bouilloires de toute espèce, Colonnes et Pagodes de tableaux, en fer, Barreaux grates et toute espèce de fonte. Janv 1 an. 1873

Aux Contribuables.
JOHN T. DUFOUR,
65.....PASSAGE DE LA BOURSE.....65
Entre Bienville et Bouhan,
Se charge de régler et payer les Taxes de Ville et Etat, arriérées ou non, de tout genre de versement, dans les cas où les contribuables ont exagéré la valeur des propriétés imposables ou la